



«Le principal défi consiste à réapprendre à faire confiance à l'humain»

Rencontre avec Daniela Cerqui Ducret

Daniela Cerqui Ducret est maître d'enseignement et de recherche à l'Institut des sciences sociales, au Laboratoire d'anthropologie culturelle et sociale ainsi qu'au Laboratoire de cultures et humanités digitales de l'Unil. Spécialiste des nouvelles technologies de l'information, ses recherches portent aussi sur les techniques du corps et les technologies convergentes.

Questionner l'utilisation croissante des technologies, n'est-ce pas de l'obscurantisme?

Quand je dis que je suis critique sur cette question, ce n'est pas dans le sens «brûlons les ordinateurs». Je suis consciente du fait que j'ai mon smartphone, ma tablette et mon ordinateur, et que je ne peux plus m'en passer. Je suis critique parce que j'interroge la société dans laquelle nous nous sommes tous engagés. Ce n'est pas du passéisme, je n'ai pas envie de retourner vivre sans cette technologie. J'aimerais juste être sûre que l'on ne fasse pas de bêtises avec ce que l'on a.

Quel regard portez-vous sur Internet comme source de savoir infini et massivement accessible?

Je porte également un regard assez critique et que j'espère constructif. Je suis moi-même utilisatrice d'Internet et m'interroge en tant que telle. Internet comme source de savoir m'inspire une méfiance parce que c'est une équation extrêmement réductrice et qu'elle nous fait penser qu'en ayant accès à l'objet technique, nous aurons forcément accès à l'information. C'est l'idée que l'accès à l'outil informatique et à Internet amène l'accès au savoir. Dans un de mes séminaires, je tente de relativiser l'évidence de l'utilisation d'Internet. Par exemple, je montre une photographie de l'île Maurice sur laquelle il est marqué «2010: 50% de la population connectée» et tout le monde croit que l'on parle d'Internet. Mais il est en fait question de tout-à-l'égout. J'utilise également une BD de la famille Bidochon: ils achètent un ordinateur, ne savent pas où mettre la prise, se demandent ce que peut bien être le copier-coller. En fait, il leur manque le décodeur. Ce qui, je trouve, est assez parlant. Dans la société du savoir et de la connaissance, ils seraient savants puisqu'ils disposeraient de l'outil technologique. Or, ce n'est pas le cas puisqu'ils ne savent pas l'utiliser.



Daniela Cerqui Ducret, anthropologue spécialiste des techniques du corps.

Le progrès rapide dans le domaine des technologies instaure-t-il peu à peu un déséquilibre entre sciences dures et sciences humaines?

Je dirais que les sciences dures n'ont pas attendu les nouvelles technologies pour se présenter comme les vraies sciences. Le 4 novembre 2013, j'étais à une conférence au CHUV. Un médecin a présenté son travail de telle manière qu'il y avait d'un côté les scientifiques, et de l'autre les sociologues. Je pense qu'en l'occurrence, c'était une maladresse de langage. Mais on entend souvent ce lapsus-là. En revanche, et on le constate avec le mouvement des humanités digitales, les sciences humaines se cherchent un créneau avec les nouvelles technologies. Il est intéressant de voir comment nos chercheurs tentent de trouver une légitimité dans l'utilisation des nouvelles technologies.

Quels sont les principaux bouleversements épistémologiques auxquels nous assistons aujourd'hui?

Il y a clairement un changement

d'échelle. Pour des disciplines qui étaient jusqu'ici très qualitatives, ceci peut induire une rupture épistémologique. Car si l'on passe du qualitatif au quantitatif, on ne parle plus de la même chose. Mes craintes se portent plutôt sur les premières. Pour ceux qui utilisent le quantitatif, c'est une aubaine. Si l'on fait des statistiques, la technologie concrétise notre manière de travailler et va nous permettre de le faire encore mieux.

Mais ceux qui n'utilisaient pas les statistiques seront-ils tous englobés dans le mouvement des «humanités digitales» ou y aura-t-il des résistances? Personnellement, j'espère que ce sera le cas.

Que pensez-vous des MOOCs comme outil d'enseignement de demain?

Il y a probablement des matières qui se prêtent à être enseignées de cette manière-là. Mais quand les Français ont inventé le Minitel dans les années 1980, il devait prétendument servir aux échanges commerciaux.

Finalement, il a principalement été utilisé pour la messagerie rose. Selon les sociologues de l'usage, c'est bien la preuve que l'usager a une énorme marge de manœuvre et que l'objet a été utilisé pour autre chose que ce pour quoi il avait été conçu. L'anthropologue ne dit pas tout à fait cela. On s'en fiche qu'il ait été utilisé pour des échanges commerciaux ou des échanges de drague. L'important est que l'on s'en soit servi dans un échange où l'on a mis un ordinateur entre deux personnes. Les nouvelles technologies et Internet sont, de ce point de vue-là, les descendants du Minitel. Le face-à-face considéré par André Leroi-Gourhan comme constitutif de l'humain est de plus en plus remplacé par des relations médiatisées par la machine. Mais est-ce que le face-à-face est vraiment constitutif de l'humain? Va-t-on vers moins

d'humanité ou devient-on plus humain en mettant l'accent sur la qualité de la relation?

Pour résumer, quel est selon vous le principal défi que l'université a aujourd'hui à relever concernant l'arrivée massive des outils technologiques en son sein?

Je pense que l'université doit se rendre compte que les outils technologiques ont été pensés selon un certain nombre de critères politiques et sociaux, et qu'il faut arrêter de croire qu'ils sont neutres. Lorsque l'on voit des plans d'études et qu'on nous dit «ah mais ça, l'informatique ne pourra pas le gérer tel quel», c'est hallucinant. Ce n'est pas à l'informatique de dire que l'on pourra y mettre ou non. On réalise d'abord le plan d'études et ensuite on fait construire le programme informatique qui sera capable de gérer cela. Et je trouve qu'il y a cette tendance à dire que «c'est de la faute à la technique». Et donc que ce n'est la faute de personne. Mais l'on a choisi de tout faire passer par l'informatique et l'on a préféré certains programmes informatiques plutôt que d'autres.

«Arrêtons de croire que la technique peut tout résoudre»

Cela peut paraître plutôt trivial, mais il faut arrêter de croire que la technique peut tout résoudre. Nous sommes une institution qui produit du savoir, qui est parvenue pendant longtemps à le faire sans les nouvelles technologies. Le défi n'est donc pas dans l'appréhension de celles-ci, mais bel et bien dans le fait de réapprendre à faire confiance à l'humain. •